

## Freud : N.d.T

Ginette Michaud

Volume 24, numéro 3, hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/035766ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/035766ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (imprimé)

1492-1405 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Michaud, G. (1988). Freud : N.d.T. *Études françaises*, 24(3), 125–140.  
<https://doi.org/10.7202/035766ar>

# Freud: N.d.T.

GINETTE MICHAUD

«Treize – j’eus un plaisir cruel de m’arrêter sur ce nombre.»

MARCEL PROUST

Une bonne traduction n’est pas qu’une affaire de mots, la translation ou le passage d’une langue dans une autre — cela, c’est ce qu’elle *fait* de toute évidence —, elle est d’abord et avant tout une expérience du temps à l’œuvre dans le texte, temps perdu, retrouvé, frayé à nouveau. Pour cette raison peut-être, Proust plaçait la traduction aussi haut que l’écriture elle-même. On connaît sa proposition célèbre, «Noter ne signifie rien: ce qu’il faut, c’est traduire<sup>1</sup>», ou cette autre qu’on souhaiterait voir infiniment réversible dès que le lecteur est réduit à lire en traduction: «Le devoir et la tâche d’un écrivain sont aussi ceux d’un traducteur<sup>2</sup>.» Maria Tsvetaïeva, traductrice de Rilke, commentait, elle, cet essentiel rapport au temps de la traduction en ces termes: «Aujourd’hui, j’ai envie que Rilke parle à travers moi. Dans le langage courant, cela s’appelle traduire.» Et elle ajoutait, dans une parenthèse révélatrice de la difficulté de traduire cet intraduisible-là: «Comme c’est mieux en allemand: *Nachdichten*! Tout en suivant la trace d’un poète, frayer encore une fois la route qu’il a déjà frayée. Soit pour *Nach* (après), mais il y a *dichten*, le toujours nouveau.

1. Marcel Proust, *Matinée chez la Princesse de Guermantes*, p. 384, cité par Antoine Berman, «La traduction et la lettre ou l’auberge du lointain», dans *les Tours de babel. Essais sur la traduction*, Mauvexin, Éditions Trans-Europ-Repress, 1985, p. 43

2. Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, t. III, Paris, La Pléiade, p. 890, cité par Antoine Berman, *op. cit.*, p. 43.

*Nachdichten*, c'est-à-dire se frayer la voie sur des traces que l'herbe envahit dans l'instant<sup>3</sup>.» On entend bien ici dans le bonheur de l'expression comment le mot juste est celui qui tombe à point, qui trouve l'instant et parvient, grâce à ce présent, à rajeunir l'œuvre, à lui rendre sa force parlante. Évoquant lui aussi le moment favorable de la traduction, son «temps venu» (*rechtzeitig*), Walter Benjamin écrivait que «le commentaire et la traduction ont avec le texte les mêmes rapports que le style et la mimésis avec la nature [...] sur l'arbre du texte profane [ils sont] les fruits qui tombent à la saison<sup>4</sup>». Ce temps mûr est-il enfin venu pour l'œuvre freudienne en France? La question vaut d'être posée, surtout dans le cas d'un texte qui, tout profane qu'il soit, continue néanmoins le plus souvent d'être traité comme un texte sacré qu'on ne doit, sous aucun prétexte, trahir, comme si le respecter absolument, lui être totalement fidèle, n'était pas précisément la meilleure façon de le manquer.

Serait-il exagéré d'évoquer ici un destin des traductions? On le sait, la traduction de l'œuvre de Freud en France s'est jouée dès ses commencements sur un mode épique, avec ses clans et écoles s'affrontant en des combats épistémologiques serrés, d'après luttes terminologiques et théoriques, des héros et des perdants (invinciblement toujours les mêmes: les lecteurs). La parution récente du volume XIII — diable, que voilà des éditeurs dépourvus de toute superstition! — des *Œuvres complètes. Psychanalyse*<sup>5</sup> de Sigmund Freud ne fait pas exception à cette tradition de la réception de la psychanalyse en France et elle s'inscrit même d'avance, tel un épisode surdéterminé, dans une histoire complexe, déjà lourdement grevée par toutes sortes d'implications culturelles et institutionnelles. Car la traduction de Freud en français constitue bien une véritable histoire de cas, unique à la fois dans l'histoire de la traduction elle-même et dans l'histoire du mouvement psychanalytique et de son internationalisation. Si chaque langue semble destinée, et ce, de plus en plus irrémédiablement, à avoir *son* Freud, lequel ne sera pas nécessairement le même d'une langue à l'autre, ni même dans les diverses traductions faites dans une seule langue, qu'en est-il du «French Freud» que nous propose

3. *Correspondance à trois* — Rilke, Tsvetaïeva, Pasternak, Paris, Gallimard, 1984, p. 31, cité par Antoine Berman, *op.cit.*, p. 42.

4. Walter Benjamin, *Sens unique*, précédé de *Une enfance berlinoise*, traduit de l'allemand par Jean Lacoste, Paris, les Lettres nouvelles/Maurice Nadeau, 1988, p. 149.

5. Tel est le titre, plutôt abrupt, retenu: remarquons au passage le redressement du titre de Strachey, *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, où la psychologie, associée depuis Lacan pour l'oreille française à l'*Ego Psychology* américaine, était par trop embarrassante et ne pouvait pas passer telle quelle en français.

cette première édition historique et critique des œuvres complètes du fondateur de la psychanalyse ? Il est sans aucun doute prématuré d'envisager dès maintenant une critique détaillée de cette vaste entreprise de traduction<sup>6</sup> puisqu'un seul volume a été publié à ce jour et que l'introduction des traducteurs et le glossaire annoncés (quelque 4000 termes *pré-traduits*, parti pris théorique qui en soi mérite qu'on s'y arrête plus loin) ne le sont toujours pas au moment où j'écris ces lignes. Je voudrais donc seulement pour l'heure soulever dans ces brèves notes quelques questions et également livrer les inquiétudes qui peuvent surgir à la lecture de ce volume XIII et des textes qui ont accompagné sa diffusion et qui soulignent, en l'absence d'un protocole proprement dit, quelques-uns des principes qui ont guidé la stratégie éditoriale à l'œuvre dans cette traduction.

On peut certes se réjouir, dans un premier temps, que les négociations entre les éditeurs français, Gallimard, Payot et les Presses universitaires de France, aient enfin abouti, après plus de vingt-cinq ans de tractations houleuses. L'insatisfaction devant les traductions pionnières des années vingt — celles des Marie Bonaparte, Samuel Jankélévitch, I. Meyerson et autres, jugées aujourd'hui excessivement francisantes, enjolivantes ou tout simplement inexactes — était pour une bonne part justifiée, notamment depuis le «retour à Freud» pratiqué par Lacan dans les années cinquante. D'ailleurs, aucune traduction, si excellente ou «historique» soit-elle, ne saurait être définitive : passé le temps de sa première vie (une trentaine d'années en général), elle s'affranchit de sa fonction de communication d'un savoir ou de transmission du sens de l'œuvre traduite, pour accéder elle-même à la lecture, puisqu'elle est porteuse d'histoire, lieu de sédimentation d'une interprétation de l'œuvre. Ceci dit, on peut se demander si le projet de tout retraduire Freud était vraiment en cette fin de siècle la solution idéale, ou si, déjà anachronique dans sa conception même, il n'était pas surtout inspiré par la seule envie de la *Standard Edition* de Strachey qui était parvenue, grâce à une conception plus pragmatique de la traduction, à donner une édition critique des œuvres complètes de Freud en anglais dès 1966. Car la volonté de faire table rase des traductions antérieures qui se manifeste dans le présent projet, typique de certaine modernité de la rupture (et il n'est question que de cela ici : moderniser Freud), ne tient pas compte des retraductions de qualité

6. L'expression doit s'entendre littéralement : sous la direction de Jean Laplanche, Pierre Cotet et André Bourguignon, l'équipe s'est partagé la «tâche du traducteur» selon une stricte division du travail : chaque spécialiste (freudologue, germaniste, terminologue, réviseur, etc.) avait sa part dans la chaîne de production, toute décision relevait d'un consensus et lorsque celui-ci était impossible, c'est Jean Laplanche qui tranchait le différend, en dernière instance.

qui ont eu cours depuis les années soixante-dix et surtout quatre-vingt (voir la série des traductions nouvelles des œuvres de Freud chez Gallimard, par exemple), et qui ont parfois donné lieu à de véritables expériences de traduction, au sens le plus élevé du terme. Je pense, entre autres travaux, aux publications du Coq-Héron, et tout particulièrement à ceux de Bernard This et Pierre Thèves sur *Die Verneinung*: la «Note des traducteurs», où ils retracent l'histoire des traductions successives de ce texte capital, constitue en effet un modèle du genre; leur commentaire critique sur le seul titre de l'article de Freud — négation ou dénégation? — couvrait plusieurs pages et exposait excellemment comment la traduction et la conceptualité freudienne se nouaient ici en une question qui ne pouvait être tranchée d'un seul coup, par une décision unilatérale des traducteurs. Dans la présente édition, Laplanche a opté pour négation dans sa stricte acception linguistique, solution économique sans doute sur le plan de la clarté, mais qui a le tort d'être monosémique et de faire disparaître la dimension proprement analytique du problème en éliminant une équivoque essentielle de la démarche freudienne, tout en rayant aussi la réflexion qui s'est élaborée autour de cette notion depuis l'introduction, en 1953, du terme dénégation dans la traduction de Jean Hyppolite. Ce qui semble donc surtout inacceptable pour l'équipe réunie sous l'égide des PUF, c'est «L'équivoque et l'ambiguïté [qui] sont le premier et le dernier ennemis de l'unification terminologique de la langue psychanalytique allemande en un français freudien. [...] Dans cette perspective aussi, la rigueur terminologique a pour but d'éviter toute perte de sens<sup>7</sup>»: en lisant cette déclaration de leur programme-manifeste, on se demande, non sans appréhension, comment une idéologie aussi normative de la traduction peut être compatible avec un texte qui, comme celui de Freud, joue constamment des ambiguïtés, de la double entente, des sens détournés et réorganisés; c'est aussi, enjeu qui touche la politique institutionnelle de la psychanalyse, que le lecteur français, celui qui n'a pas accès directement à l'œuvre de Freud en allemand, en soit encore réduit à le lire dans des traductions alternatives non unifiées et par conséquent souvent concurrentes sur le plan théorique. On peut douter que cette situation sera radicalement réglée une fois pour toutes par

7. *Le Monde*, 2 mai 1988, p.5.

cette traduction «fondamentaliste<sup>8</sup>» dont la visée est essentiellement de restituer un Freud d'abord scientifique et non écrivain, et de rassembler, d'unifier et d'uniformiser un corpus jugé trop dispersé, disséminé et immaîtrisable.

Sans remonter aux calendes grecques, c'est-à-dire sans vouloir retracer ici les péripéties qui, toutes locales et régionales qu'elles puissent paraître, marquèrent profondément l'introduction de la psychanalyse en France au début de ce siècle (rappelons au passage les conflits qui opposèrent Marie Bonaparte et le grammairien Édouard Pichon, la création en 1927 d'une Commission psychanalytique pour l'unification du vocabulaire psychanalytique français: on croit rêver en lisant aujourd'hui les déclarations d'intention des nouveaux éditeurs), pour vraiment saisir les enjeux actuels soulevés par cette traduction et non seulement les répéter — voir par exemple la fameuse polémique de 1967 autour de *Trieb*/instinct/pulsion qui opposait la germaniste Marthe Robert et les psychanalystes Laplanche et Pontalis, polémique qui sera rééditée en 1973 et mettra cette fois aux prises Roger-Pol Droit et Pontalis —, il est nécessaire de lui donner une perspective historique et donc de la situer aussi en tenant compte des aires géographiques, tant il est vrai, comme le rappelle lui-même Pontalis, qui fut partie prenante de l'entreprise avant que le projet de la Pléiade n'échoue vers la fin des années soixante, que «Sous l'histoire de la psychanalyse, celle des filiations et des ruptures, des transferts qui n'en finissent pas de se liquider et des narcissismes jamais las de faire valoir leurs petites différences, sous l'histoire souvent criante des affrontements et des scissions, il y a la géographie<sup>9</sup>.» Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le ton de l'auto-présentation de l'équipe se hausse d'un cran lorsque le mot «communauté» vient soudain «à portée de plume», comme il est dit si joliment: «Cette équipe n'est sans doute pas infaillible mais elle a démontré sa communauté de pensée dans l'appré-

8. J'emprunte l'expression à Éliane Roudinesco qui fait remarquer à quel point la position de Laplanche et Pontalis et de son équipe — «rechercher les concepts dans les mots pour retrouver la «germanité» originelle du texte freudien» — «constitue une formidable entreprise de délacanisation» («Freud à vos souhaits», *Libération*, 14 avril 1988, p. XVI). Les quelques néologismes archaisants par lesquels les traducteurs cherchent assez artificiellement à redonner un sens à de vieux mots français retirés de l'usage courant — «*désirance*» au lieu de «nostalgie», «*frustrané*» pour «vain», «*désaide*» pour «détresse», «*refusement*» pour «frustration», etc. — pourront toujours avoir l'air de mauvais calques caricaturant la conceptualité introduite par Lacan, ils ne feront pas oublier que la qualité majeure de sa relecture résidait précisément dans son invention stylistique, c'est-à-dire dans sa capacité de lier et d'articuler, de *transcrire* non seulement des mots, mais aussi le mode particulier de la pensée de Freud.

9. J.-B. Pontalis, «Aller et retour», dans *Perdre de vue*, Paris, Gallimard, 1988, p. 151.

hension du texte freudien, sa communauté stylistique dans les options de traduction et sa communauté terminologique dans le choix d'un vocabulaire unifié<sup>10</sup>.» Parallèlement au modèle Strachey dont je parlerai dans un instant, c'est bien une manière de C.I.E. (Communauté Intellectuelle Européenne) qui se profile dans cette image où les frontières nationales (les traducteurs en tant qu'individualités distinctes) sont abolies pour favoriser la libre circulation du texte freudien à tous les niveaux, clairement hiérarchisés ici du plus élevé au plus bas (pensée, style, vocabulaire).

La géographie ou, mieux, la géopsychanalyse, selon le terme utilisé par Derrida<sup>11</sup>, est en effet tout sauf étrangère à la traduction, et elle ne se laisse pas évincer si facilement, surtout lorsqu'il s'agit de vouloir donner à lire Freud dans «un français freudien», de le «décaper de tous ses vernis linguistiques<sup>12</sup>» (Freud, une vieille toile dont les couleurs affadies auraient besoin d'être restaurées<sup>13</sup>?), et d'amorcer «un retour à la germanité de Freud<sup>14</sup>». Francité, germanité du texte freudien : l'utopie d'une communauté européenne «égalitaire» et harmonieuse aura été de courte durée, car voici que résonnent à nouveau dans ces mots les anciens conflits résiduels franco-allemands, fil qu'il est aisé de suivre dans les déclarations des éditeurs qui, s'insurgeant contre «notre allergie à la nouveauté [...] notre méfiance pétrie de nationalisme culturel, [...] notre incompréhension de la modernité», reprennent l'idée que «la langue et la pensée de ce peuple cartésien» le rendaient peu apte à accueillir la découverte freudienne : «De même que Freud s'inscrivait dans l'histoire culturelle germanique et dans la fidélité aux plus belles intuitions du romantisme, de même les rationalités propres de la psychologie française n'étaient pas la meilleure terre d'élection pour le triomphe de la science des rêves<sup>15</sup>.» Une fois encore, mais de façon symétriquement inversée au mouvement qui tend en ce bicentenaire de la Révolution à promouvoir l'image des Lumières, les rapports de

10. «Histoire d'une aventure», feuillet publicitaire des PUF. L'idée est aussi reprise dans *le Monde*, 2 mai 1988, p. 5.

11. Jacques Derrida, *Psyché. Invention de l'autre*, Paris, Galilée, «La philosophie en effet», 1988.

12. Pierre Cotet, «Notre idée est de faire un français freudien», *Libération*, 14 avril 1988, p. XVII.

13. On parle de fait ailleurs «de restaurer une œuvre dans la fidélité des artisans à l'artiste et des disciples au créateur» («Si vous avez lu Freud, vous n'avez jamais lu Freud», *le Monde*, 25 avril 1988, p. 5) : je reviens plus loin sur ce motif du Moderne.

14. André Bourguignon, «Notre idée est de faire un français freudien», *Libération*, 14 avril 1988, p. XVII.

15. Toutes ces citations sont extraites de l'encart publicitaire des PUF publié dans *le Monde*, 25 avril 1988, p. 5.

l'*Aufklärung* et du premier romantisme sont convoqués: le retard — et tous les torts intellectuels — se retrouve du côté de la rationalité de ce «peuple cartésien», alors que le génie, les «plus belles intuitions», la nouveauté, bref, le Moderne, sont les attributs du romantisme allemand, héritage directement repris par Freud. Ce genre de partage géographique et culturel est sans doute exagérément simplifié, médias obligeant, mais le fait même de recourir à de tels arguments «nationaux» pour légitimer une entreprise de traduction reste symptomatique d'un certain malaise, où le traducteur cherche d'abord à se faire tout petit devant l'œuvre à traduire avant de prendre sa revanche sur elle. Or, c'est Benjamin qui le faisait remarquer, pour qu'une traduction soit réussie, il faut qu'elle soit aussi «inspirée» par la langue à laquelle elle rapporte l'œuvre, il faut qu'une relation d'égalité puisse s'établir entre les deux langues, pour que disparaisse l'«indélébile caractère scolaire<sup>16</sup>» de la traduction. Il serait facile de montrer que cette condition n'est pas respectée ici, ce qui a pour conséquence, comme on le verra plus loin, que le «retour à la germanité» de Freud se traduit ici le plus souvent par... des germanismes.

Mais au-delà de l'idée qui cherche à nouveau à se soutenir ici d'une «terre d'élection» pour la psychanalyse, de la coloration un peu trop cocardée de ce «nationalisme culturel», du ton emphatique, enfin, empreint de clairs et de pathos qui se fait par trop assourdissant dans ces affirmations de «pouvoir assurer par la seule force des mots, le triomphe des idées<sup>17</sup>» (Freud, plus que quiconque, nous a appris à lire ce que masquait cette face maniaque du deuil), ce qui gênera peut-être davantage dans cette germanophilie des traducteurs, ce n'est pas qu'elle s'affirme, c'est qu'elle n'aille pas assez loin, qu'elle ne s'étende pas à l'aspect le plus fondamental de la tâche du traducteur, c'est-à-dire à la langue allemande elle-même, et plus encore à l'austro-allemand utilisé avec une parfaite maîtrise (c'est-à-dire avec jeu et subtilité) par Freud. Ainsi les clichés

16. Walter Benjamin, *Correspondance 1910-1928*, tome I, Paris, Aubier, 1979, p. 168. Dans une lettre à Gerhard Scholem, Benjamin critique une traduction (de l'hébreu à l'allemand) de son ami en ces termes: «Il est évident qu'il ne s'agit pas dans vos traductions de sauver un texte, pour ainsi dire, au bénéfice de l'allemand, mais plutôt de le rapporter à l'allemand autant que l'exige la chose. Or aucune inspiration ne vous vient de l'allemand». C'est cette valeur supplémentaire, ce bénéfice qui ajoute quelque chose à l'original qui semble également faire problème dans le cas qui nous occupe ici où le lecteur français a constamment l'impression que les comptes ont été rendus de façon trop serrée, au mot à mot.

17. «Histoire d'une aventure», feuillet publicitaire des PUF. Ce triomphalisme de la traduction qui surgit çà et là dans ces déclarations s'accorde plutôt mal (sauf à être sa figure inversée) avec la souffrance profondément mélancolique du traducteur qui ne cesse de faire l'expérience de la perte, endeuillé perpétuel des deux langues.



ethnocentristes les plus usés seront-ils repris par les traducteurs qui continueront de parler de «la structure un peu lourde de la phrase freudienne en allemand, [dont] bien entendu [ils ont] donné un équivalent français» dans une traduction qu'ils qualifient de façon euphémique d'«un peu rugueuse<sup>18</sup>».

Un peu rugueuse, la traduction du volume XIII? Avant de l'examiner sur pièces, une mise au point s'impose quant à cet aspect de la question. On sait que sévit depuis quelque temps déjà en France un vigoureux débat théorique autour de cette notion de «rugosité», revendiquée par les «littéralistes» d'une part (ne pas confondre avec la traduction «mot à mot»), et bien entendu honnie par les «littéraires» d'autre part, qui pratiquent la traduction de façon plus traditionnelle, c'est-à-dire comme restitution esthétique du sens. Sans entrer dans une discussion qui nous entraînerait trop loin, on peut toutefois dire que le principe d'une telle traduction abrupte, qui romprait avec une conception de la traduction coulante, poétique et élégante, peut fort bien se défendre — il s'agit alors seulement de fournir la traduction la plus correcte et exacte possible —, mais il faut s'être au préalable complètement défait de l'emprise autoritaire de la scientificité, voire de la technicité, qui s'insinue souvent dans semblable visée d'exactitude. La présente traduction de Freud semble à première vue se rattacher à une conception de la traduction littérale, qui s'attacherait à la lettre du texte freudien. Mais à y regarder de plus près, on s'aperçoit que le défaut majeur de cette traduction est peut-être d'avoir réellement cédé au leurre du mot à mot, alors que, comme le suggère Antoine Berman, une traduction littérale authentique doit seulement donner l'impression d'être littérale, elle «doit *apparaître* comme un pur «mot à mot», mais ne pas *l'être*<sup>19</sup>». Reprenons maintenant d'un peu plus près les trois «communautés» déjà évoquées par l'équipe et supposées fonder la force de cette traduction française : pensée, style, terminologie.

Ce qui retiendra d'abord l'attention du lecteur, c'est bien entendu ce plan de la terminologie, qui est celui où les modifications les plus spectaculaires par rapport aux traductions antérieures se marquent avec netteté. Je veux parler des substitutions de concepts : parmi les exemples plus réussis, on peut citer les remplacements de «névrose obsessionnelle» par «névrose de contrainte», de «forclusion» par «rejet», de «mot d'esprit» (*Witz*) par «trait d'esprit», de «civilisation» par «culture» (*Kultur*) ; parmi les cas plus douteux, ceux de «fantasme» par «fantaisie» (particulièrement lorsqu'il est utilisé comme verbe), de «dénégation» par «négation», de «frustration» par

18. André Bourguignon, art. cité, p. XVII.

19. Antoine Berman, *op. cit.*, p. 140. C'est l'auteur qui souligne.

«refusement» et, surtout, de «désir» par «souhait» et une dizaine d'équivalents pour le *Wunsch* freudien, mot courant si vague en allemand qu'il en devient presque indéterminé, ce qui permet à Freud de le varier à l'infini selon le contexte. Mais voilà précisément ce dont on n'a pas voulu tenir compte dans la présente traduction : la modulation de la conceptualité chez Freud qui prend forme au gré de ses diverses formulations — et l'ambiguïté n'est pas ici un défaut mais la condition même de la fécondité de la pensée freudienne —, et qui ne cesse de se déplacer au gré des contextes, est sacrifiée à la seule clarté définitionnelle du concept. Or, le concept chez Freud est beaucoup moins important que la «façon de dire», pour emprunter une expression de Patrick Mahony. On a déjà fait grand cas de cette guerre des mots dans la presse<sup>20</sup>, et je ne m'y attarderai pas ici. Le rétablissement de la notion d'âme, pour tout ce qui a trait à la psyché, mériterait à lui seul une ample discussion. Disons seulement qu'un certain *transfert* d'influence, en provenance de la *Standard Edition*, se fait sentir ici : s'il est vrai, comme l'avait vivement reproché (mais non sans excès<sup>21</sup>) Bruno Bettelheim à James Strachey, que «*mind*» et «*mental*» constituaient une traduction-trahison de l'expression *die Seele* employée par Freud, parce que se trouvait ainsi rationalisée et intellectualisée en anglais une «âme» beaucoup plus «humaniste» et spirituelle (selon Bettelheim) en allemand, on peut se demander si «âme» — et surtout l'adjectif «animique», qui garde en français de fortes connotations ésotériques, et qui est d'ailleurs plutôt associé, dans le champ de la psychanalyse, à Jung — devait vraiment supplanter le mot «psyché» dans cette traduction. Des expressions comme «activité animique<sup>22</sup>», «processus animique» (p. 76), «vie d'âme» (p. 115), «l'ani-

20. Voir l'exemple récemment débattu de *Angst* (unilatéralement traduit par angoisse) aux Cinquièmes Assises de la traduction littéraire, qui ont eu lieu à Arles du 11 au 13 novembre derniers, et qui portaient partiellement sur la traduction des œuvres complètes de Freud ; le principe de la littéralité, tel que l'ont compris les responsables de l'édition, en l'occurrence dans son acception la plus étroite, y fut vivement critiqué (*le Monde*, 18 novembre 1988, p. 17).

21. Bruno Bettelheim, *Freud et l'âme humaine. De la traduction à la trahison*, Préface de Michèle Montrelay, Paris, Laffont, 1982. Pour une critique détaillée des positions de Bettelheim et de Strachey, on se reportera à l'article de Darius Ornston, paru dans *The Journal of American Psychoanalytical Association*, mai 1983.

22. Sigmund Freud, *Œuvres complètes. Psychanalyse*, volume XIII, 1914-1915, Paris, Presses Universitaires de France, 1988, p. 69. Les références se rapportant à cet ouvrage seront dorénavant indiquées dans le texte. Le volume XIII rassemble l'histoire de l'Homme aux loups («À partir d'une névrose infantile»), «Actuelles sur la guerre et la mort», les importants travaux de la «Métapsychologie», la «Communication d'un cas de paranoïa contredisant la théorie psychanalytique» et un beau texte, écrit en hommage à «la terre de Goethe», sur l'éphémère, lourdement titré ici «Passagèreté».

mique primitif» (p. 139), «attitudes animiques» (p. 142) ou «activités des appareils d'âme» (p. 166) paraîtront toujours non seulement curieuses à l'oreille française, elles ajouteront encore au «déconcertement» (p. 76) du lecteur en accentuant sa distance avec le texte freudien, en l'éloignant irrémédiablement, parce qu'elles rendent celui-ci désuet dans son expression, résolument d'une autre époque. Paradoxal effet, on en conviendra, pour une édition qui se proposait de moderniser Freud...

Au plan plus proprement stylistique, il faut également relever le procédé, très fréquemment utilisé, qui consiste à relier des mots par des points (mise.à.l'écart, expérience.de.vie, marquée.de.contrainte, récusation.par.angoisse, afflux.de.stimulus, jouir.de.la.douleur, inclination.à.l'angoisse, etc.) ou par des tirets (signification-argent, culturel-conventionnel, mort-propre, schème-réflexe, etc.) : ce procédé d'accrochage, qui cherche à mimer l'une des singularités de la langue allemande, produit lui aussi en français un effet bizarre, parce que les points et les tirets, censés unir les mots, soulignent plus une segmentation qu'ils ne restituent l'unité substantive de l'allemand. En outre, comme le fait remarquer Gérard Granel à propos de Heidegger, c'est là «consentir à un non-traduire en se cramponnant à l'original, mot à mot reproduit par une révérence superstitieuse<sup>23</sup>». Cette fidélité excessive des traducteurs finit en tout cas par retirer une bonne part de sa souplesse au texte freudien.

Mais ce premier cercle de la traduction n'est peut-être pas le plus important : la terminologie ne requiert après tout qu'un type d'intervention limitée, opération d'ordre plutôt rationnel ou intellectuel, que le lecteur peut à son tour juger selon ses mérites. C'est une décision qui soulève bien entendu des questions théoriques, mais peut-être moins à proprement parler que les deux autres plans — style et pensée — où s'exerce vraiment l'essentiel du travail du traducteur. Car ce n'est pas tellement la terminologie qui rend une traduction convaincante, mais bien surtout sa matérialité, c'est-à-dire la composition de la phrase, la flexion et l'articulation syntaxiques, son rythme. L'irréparable pour toute traduction, c'est de sous-estimer à quel point c'est la syntaxe qui porte toute la pensée. «Le travail d'une bonne prose comporte trois stades, disait Benjamin : un stade musical, où elle est composée, un stade architectonique où elle est construite, et finalement un stade textile, où elle est tissée<sup>24</sup>.» Pour deviner que la prose freudienne est elle aussi musique, construction, texte, au plein sens du terme, le lecteur

23. Gérard Granel, «Les langues sont des terminaux logiques», dans *les Tours de babel*, p. 158.

24. Walter Benjamin, *op. cit.*, p. 163.

français aura fort à faire pour lire entre les lignes de phrases telles que celle-ci, tirée de «Deuil et mélancolie»: «Notre attente de faire dériver la condition économique de survenue de la manie une fois terminé le cours de la mélancolie, à partir de l'ambivalence qui domine cette affection, pourrait s'appuyer sur des analogies tirées de divers autres domaines» (p. 227); ou encore celle-ci, extraite d'un manuscrit inédit de Freud en français, «Vue d'ensemble des névroses de transfert», texte rédigé sous la forme de notes télégraphiques qui ont été intégralement respectées en dépit de moult crochets: «Une plus claire représentation [de ce] en quoi, en quelles modifications, consiste [la] fixation, [on] fera mieux de ne pas la demander. Mais sur [sa] provenance, dire quelque chose» (p. 288). Et que dire de toutes ces autres tournures qui rendent un son pour le moins étrange en français: ainsi, le patient éprouve un «amour surgrand pour le père» (p. 111), il «est coïté par le père» (p. 43); «À moins que quelqu'un veuille admettre que le patient ait non seulement inconsciemment fantasié cette scène originaire, mais tout autant confabulé sa modification de caractère [...]» (p. 53); «L'effet d'après-coup est très abaissé dans son montant» (p. 56); «[...] les parents, cet état persistant, exprimèrent l'inquiétude [...]» (p. 13); «[...] tenu à la main pas sa mère, il est le témoin auriculaire des plaintes que sa mère adresse au médecin en le accompagnant au-delà du seuil [...]» (p. 11); «S'agissant de telles fructueuses difficultés, le cas de maladie à décrire ici ne laisse rien à souhaiter. Les premières années du traitement atteignirent à peine à un changement» (p. 8); «Puis le petit problème se remit au repos pour un long temps» (p. 87); «Le caractère de poussant est une propriété générale des pulsions [...]» (p. 167); un cas, «après un décours spontané, a guéri complètement avec déficit» (p. 6), etc. Je passe sur les «observation soigneuse», «circonstances occasionnantes», «retirement hors du monde», «causation» et autres exemples «vicariés», pour aller à l'essentiel. Car plus que le sens des mots, qui sont sans doute traduits ici en toute rigueur et en toute exactitude, plus que les «faux-sens» et même les «contresens» qui sont encore des «péchés véniels<sup>25</sup>» de la traduction aux yeux de Pontalis, ce sont plutôt ces constantes et minimales distorsions ponctuelles qui sont graves parce qu'elles contribuent à l'affaiblissement général du texte de Freud et qu'elles empêchent le lecteur de jamais oublier qu'il est en train de lire une traduction. Le parti de traduire Freud mot à mot, de ne pas bouleverser l'ordre des mots en allemand, est précisément le plus sûr moyen de perdre la

25. J.-B. Pontalis, *op. cit.*, p. 202.

rythmique du texte freudien<sup>26</sup>. D'où, ici, cette constante impression de lourdeur dont on n'arrive pas à se défaire : les mots sont peut-être précis, mais le ton, de part en part, sonne faux, comme si ce «français freudien» était resté suspendu à mi-chemin entre les deux langues.

Les difficultés que ces quelques exemples laissent entrevoir relèvent-elles d'ailleurs entièrement de l'allemand ou du français ? Je ne le crois pas. On aurait tort de supposer que tout se passe en matière de traduction uniment entre deux langues, et à plus forte raison dans un sens unique, en l'occurrence ici de l'allemand vers le français. Comme le suggère Antoine Berman, «l'épreuve de l'étranger» à laquelle s'affronte toute véritable traduction ne prend pas seulement la forme d'un face-à-face, d'un rapport duel et symétrique, mais présenterait peut-être davantage d'affinités avec le dispositif analytique lui-même en ce que, entre les deux langues en «présence» intervient toujours une «tiers-langue» : «La traduction n'est peut-être pas possible, sous sa figure la plus accomplie, sans l'opération cachée de cette troisième langue qui vient *médiatiser* le rapport entre deux langues en contact. Peut-être que, sans elle, la langue maternelle, traduisante, ne pourrait jamais s'ouvrir pleinement à l'autre langue<sup>27</sup>». Dans le cas de cette édition française, on peut faire l'hypothèse que cette troisième langue est l'anglais et que, s'alliant au modèle de la *Standard Edition* de Strachey, elle travaille en sous-main certains choix éditoriaux de la traduction française.

Ce que Berman décrit ici à propos de Chateaubriand traducteur de Milton, avec le latin comme troisième langue médiatrice, comme une expérience d'altérité somme toute positive, d'ouverture à l'autre, peut en effet aider à comprendre un peu mieux l'impression, à maintes reprises ressentie devant la traduction de Freud, de trouver une sorte de *basics* analytique, une langue sans affects, homogène mais non pour autant cohérente, *mimant* le fonctionnement d'une vraie langue (le français freudien), mais sans arriver à faire croire à sa vérité. Si la langue-reine de Chateaubriand était le latin, langue fortement différenciée du français, langue maternelle dont il avait la maîtrise absolue (situation qui, remarquons-le, s'est radicalement altérée aujourd'hui pour quiconque utilise cette langue, à plus forte raison à des fins scientifiques), on

26. À propos de la *Standard Edition*, Darius Ornston fait les remarques suivantes qui pourraient tout aussi bien s'appliquer à la traduction française : «*Translating is dispiriting work, and forcing Freud's easy idiom and animated word play into consistent English phrases is altogether frustrating. Most people who try it become aware that they are rendering poetry in pieces. Gradually they get distracted by their own little piles and then possessed by an irresistible urge to tidy up. The most difficult thing to understand is that word-for-word translation of Freud just does not work*» (art. cité).

27. Antoine Berman, *op. cit.*, p. 125.

peut supposer que la médiation exercée par la troisième langue n'est pas toujours aussi heureuse, et qu'il en va tout autrement dans le cas de l'anglais, langue «autre» mais mal différenciée du français, langue qui est plus double que vraiment étrangère et qui exerce, pour cette raison, un attrait trouble sur le français<sup>28</sup>. Serait-ce aller trop loin que de suggérer que l'intervention *inconsciente* de cette troisième langue, supposée plus substantielle, plus iconique, bref, plus communicative que la langue traduisante, jouerait ici dans le cas de cette traduction avant tout scientifique, «sans perte», comme écran plutôt que comme médiation ?

D'autres indices permettraient d'étayer plus solidement encore cette hypothèse: il s'agit de l'influence du modèle «standard» de l'édition anglaise de Strachey sur le projet d'édition française. N'a-t-on pas explicitement déclaré que «le seul vrai néologisme de cette aventure éditoriale et scientifique [était d'avoir créé] un «Strachey collectif»<sup>29</sup>? Plus haut, on avait d'ailleurs commencé par vanter la force de l'édition anglaise qui «reposait sur l'ambition unitaire de James Strachey» et par là défendre contre les attaques de Bettelheim dont j'ai déjà parlé. Il y a beaucoup plus ici qu'un simple hommage admiratif: on parlerait plus justement de reconnaissance de dette. Une analyse comparatiste des motivations conscientes (et inconscientes) à l'œuvre dans certains choix de Strachey et dans ceux de l'équipe française, la prise en compte du transfert développé, en tant que psychanalystes-traducteurs, à l'égard du texte freudien mais aussi des autres générations de traducteurs avant eux, seraient, je crois, des plus révélatrices et vaudraient le détour Outre-Manche.

Car comment peut-on, d'un point de vue psychanalytique, justifier de traduire Freud à partir d'un glossaire de quelque 4000 ou 5000 termes pré-traduits que l'on impose aux traducteurs, si l'on n'est pas mené dès le début par l'idée de refaire ce que Jones avait déjà commencé dès 1924 avec son *Glossary for the Use of Translators of Psycho-Analytical Works*? Comment peut-on décider *a priori* de faire correspondre systématiquement à chaque mot allemand un seul mot français, en dehors de toute contextualisation, si ce n'est par intériorisation des principes à l'œuvre dans l'édition Strachey? Il est intéressant de voir que la question de la traduction des œuvres de Freud est loin d'être close dans le monde anglo-saxon et qu'elle ouvre même un espace interprétatif qui commence seulement aujourd'hui à être rigoureusement exploré au moment

28. Berman commente le cas de Mallarmé retrouvant, fasciné, le français dans l'anglais et parlant de «nos mots gênés par le devoir étrange de parler une autre langue que la leur» (*op. cit.*, p. 125).

29. *Le Monde*, 2 mai 1988, p. 5.

où il est de plus en plus question que l'International Psychoanalytical Association mette en chantier une traduction entièrement révisée des œuvres complètes de Freud en anglais, parce que la *Standard Edition* n'a cessé, depuis quelques années avec toujours plus d'intensité, d'être attaquée sur tous les fronts, en raison précisément de sa standardisation du texte freudien. Il est piquant de voir que les rapports de la présente équipe au modèle Strachey, qui vouait lui aussi tous ses efforts à une «uniform translation», sont à peine évoqués, encore moins analysés. Il y aurait pourtant dans cette question des transferts à l'œuvre dans la traduction elle-même une voie particulièrement riche à frayer en matière de traduction dans le champ de la psychanalyse. Comme l'écrit Riccardo Steiner, l'un des critiques les plus avisés de la *Standard Edition*,

[...] Nous assistons à une transformation et à un transfert des premières identifications et des premières rivalités. Nous risquons d'établir de nouveaux «standards» dans notre effort pour corriger la vieille terminologie, pour réévaluer les critères qui président aux choix dans la traduction, et ainsi de suite. [...] Une telle entreprise — la préparation d'une nouvelle édition standard «authentique» de Freud, en allemand, en anglais ou dans toute autre langue — risque toujours le dogmatisme [...]. Le risque le plus grave est que nous en venions à croire que nous pouvons retrouver le «vrai» Freud, grâce à la technologie moderne<sup>30</sup>.

Ces remarques touchent tout aussi bien les problèmes d'interprétation soulevés par cette nouvelle édition française, de même que la conclusion de Steiner, tout à fait décisive :

[...] Il serait sans doute plus fécond de chercher les meilleurs critères pour comprendre et traduire un Freud qui s'adresserait directement à nous à notre époque, dans la série des questions particulières qui marquent notre temps. [...] Chaque fois qu'on débat de problèmes linguistiques, parfois violemment, ce qui est en jeu n'est jamais simplement un problème linguistique *per se*, mais la nouvelle réalité historique et sociale qui se manifeste

30. Riccardo Steiner, «Die Weltachtstellung des Britischen Reichs. Notes on the Term «Standard» in the First Translations of Freud», dans *Freud in Exile*, Yale University Press, 1988, p. 192. Je traduis : «[...] *We are witnessing a transformation and transferral of the early identifications and rivalries. We run the risk of establishing new «standards», in our effort to correct the old terminology, re-examine the criteria of choices in the translation, and so on [...]. An entreprise of this kind — preparing a new «real» standard Edition of Freud, whether in German, English or any other language — always involves a risk of dogmatism [...]. The most serious risk is that we might come to believe that, with the aid of modern technology, we can arrive at the «true» Freud.*»

alors [...]. Seul un texte «mort», ou tiré des Saintes Écritures, autorise une et seulement une traduction<sup>31</sup>.

J'ai livré ces quelques impressions de lecture en tant que profane. Or, il est évident qu'il faudrait maintenant aussi ouvrir la discussion sur la traduction de Freud d'un point de vue psychanalytique, en tenant compte de la façon dont les transferts — individuels, entre générations de traducteurs, nationaux et internationaux — se trouvent ici fortement investis. Car il ne saurait suffire de traduire Freud comme n'importe quel autre texte : il faut encore tenir compte de la façon dont la psychanalyse, qui a fait de la traduction l'un de ses concepts les plus fondamentaux<sup>32</sup>, travaille en retour notre conception de la traduction. On peut également se rappeler que Freud fit lui-même, avant d'écrire, l'expérience de la traduction (il traduisit Stuart Mill, Bernheim et Charcot), et qu'il fut un traducteur fort original : «Dans la traduction de ces leçons, je me suis efforcé, écrivait-il dans sa «Préface» datée de 1892, — non pas d'imiter le style incomparablement clair et en même temps si noble de Charcot, ce qui m'aurait été impossible —, mais d'effacer le moins possible leur allure de libre parole<sup>33</sup>.» C'est «cette manière de parler et de penser», cette «libre parole» qui nous manque le plus dans cette traduction, c'est elle qui vient brusquement nous poindre au détour d'une Note du Traducteur, refoulée en bas de page. S'accrochant à la phrase bien connue de Calderón, reformulée ici par Freud, «la vieille sagesse pour qui songes sont mensonges», on lit cette note : «Träume seien Schäume. Littéralement : les rêves sont des

31. *Ibid.*, p. 192-193. C'est moi qui souligne et traduis : «[...] *We should perhaps more profitably try to establish the best criteria for understanding and translating a Freud who speaks directly to us in our times, with the specific set of problems that belongs to our age. [...] Whenever linguistic problems are debated, sometimes heatedly, what is at stake is never simply a linguistic problem per se, but the new historical and social reality which speaks out at these moments [...] Only a «dead» text, or one from Holy Scripture, permits of one and only one translation.*»

32. Sur les rapports de la psychanalyse et de la traduction, voir les numéros spéciaux des revues *Méta* (27:1, mars 1982), *la Revue française de psychanalyse* («Dossier : Freud traduit et traducteur», L:4, juillet 1986 ; «Traduire Freud», 47, 1983), *l'Écrit du temps* («Traduire Freud», n° 7, été 1984), *Littoral* («Traduire Freud, transcrire Lacan», mai 1984) ; *Psychanalystes* («Langage, traduction, psychanalyse», n° 22, janvier 1987). On consultera également les travaux de Patrick Mahony (*Freud as a Writer*, New Haven, Yale University Press, 1987), de Jean-Michel Rey et Wladimir Granoff (*l'Occulte et la pensée freudienne*, Paris, PUF, 1984 ; également de W. Granoff, *Filiations*, Paris, Minuit, 1975), les nombreux articles de Darius Ornston et Riccardo Steiner et, surtout, l'important ouvrage collectif, *Freud in Exile* (Edward Timms et Naomi Segal (edit.), Yale University Press, 1988).

33. Sigmund Freud, «Préface à la traduction des «Leçons du mardi» de Charcot», [juin 1892], *l'Écrit du temps*, n° 7, été 1984, p. 58.



flocons d'écume» (p. 208). Et l'on se surprend à se demander pourquoi cette phrase n'est pas, tout simplement, dans le texte. Serait-ce parce que la beauté de la métaphore aurait signalé avec trop d'éclat que Freud était aussi écrivain, jetant ainsi un doute sur le reste de la traduction? Cette *foot-note* fait en effet perdre pied à la traduction: échappant pour un très bref instant à la vigilance et au contrôle des traducteurs, elle laisse revenir, avec le jeu de mots, une autre sorte de littéralité que celle qui a été pratiquée dans cette traduction. Car la vraie force du texte freudien, ce n'est pas seulement les idées, les concepts, le sérieux scientifique, c'est aussi soudain cela, imprévisible, qui s'ouvre dans le texte: le passage, tout de légèreté, d'une métaphore.